

Festival International
du Film Francophone
de Namur
Prix spécial du jury
Prix du public

Festival
international
du Film d'Amiens

Riverside
International
Film Festival

Festival international
ICARO
Guatemala

Carole Franck

Lucie Debay

Benjamin Siksou

VILLEPERDUE

Un film de
Julien Gaspar-Oliveri

VILLEPERDUE

un film de Julien Gaspar-Oliveri

Fiction - France - 52 min - DCP - 2016

Visa: 143.317

Festival international du Film Francophone de Namur

Prix spécial du jury et prix du public

Festival international du Film d'Amiens

Festival international ICARO du Guatemala

Festival Jean Carmet de Moulins

Riverside International Film Festival

30 AOÛT 2017

matériel de presse disponible sur :

<http://vendredivendredi.fr/film-villeperdue.html>

DISTRIBUTION

VENDREDI DISTRIBUTION

MARIE VACHETTE

marie@vendredivendredi.fr

09 82 20 28 28

06 65 38 38 56

PRESSE

STANILAS BAUDRY

sbaudry@madefor.fr

06 16 76 00 96



Sandrine et Vincent reviennent dans la ville qui les a vus grandir pour fêter l'anniversaire de leur mère.

C'est la première fois que la famille se retrouve depuis la mort du père. Un week-end mouvementé qui démontre que la vie a repris ses droits et qu'il va falloir l'accepter.



ENTRETIEN AVEC JULIEN GASPAR-OLIVERI

Le titre est littéral, en ce qu'il évoque, ou tout du moins suppose, le retour impossible à un endroit ; ce ne sont plus tout à fait les mêmes gens : ce n'est donc plus tout à fait le même endroit...

C'est l'idée de la ville perdue de l'enfance. Le frère et la sœur ont perdu les liens qui les unissaient à leurs parents. Ils posent leurs regards sur la femme, non plus sur la mère. La ville de Villeperdue existe, mais je n'en suis pas originaire. Il se trouve qu'un jour, en revenant d'un tournage, le train dans lequel je me trouvais est tombé en panne, et pendant trois heures, nous sommes restés bloqués en gare de Villeperdue. Je travaillais déjà sur l'écriture des scènes qui allaient constituer le film. J'ai noté ce mot, en me disant qu'il ferait un bon titre. J'aimais le fait que celui-ci constituait un bloc. Il m'évoque la cité désuète où se déroule le récit, cet endroit dans lequel subsistent des restes, des fantômes d'une vie passée. Et cela me semblait d'autant plus pertinent dans le cadre d'une histoire sur le deuil.

Pour autant, cette question – celle du deuil du père – reste plus ou moins dans le registre de l'allusion.

Mon film préféré sur le deuil est La Chambre du fils de Nanni Moretti. Dans Villeperdue je voulais travailler sur le secret. Comme si la disparition n'était pas un événement majeur. Quand les enfants font du bruit, ou se battent dans la voiture, c'est parce qu'ils n'acceptent pas son absence. Ils en font trop, mais c'est parce que le calme est insupportable en regard de cette absence. Du reste, la question de la mort du père est à ce point allusive qu'en voyant le film, certains spectateurs pensent qu'il est simplement parti, ou bien qu'il a disparu. Au montage, j'ai coupé une séquence de cimetière car elle desservait les personnages. Ce secret raconte que dans le fond, personne n'a réglé son rapport à cette mort. Je pense que si le trio est aussi solide, passionné, fusionnel – une spectatrice m'en a d'ailleurs fait la réflexion – c'est parce que le père était déjà presque absent de sa fonction.

Ce qu'il faut retenir néanmoins, c'est que la vie doit continuer, et qu'elle reprend toujours ses droits. Alors que mes personnages auraient plutôt tendance à rester bloqués sur place... Le film raconte l'histoire d'une femme amoureuse.



Carole Franck lui confère une dimension débordante, on dirait qu'elle papillonne... C'est une chose j'ai aimé filmer : montrer qu'à quarante ans passés, les dés peuvent être jetés à nouveau. En ne cachant rien à ses enfants, en vivant son histoire sous leurs yeux, cette femme leur dispense une éducation par l'amour, et non par la mort ou l'austérité. C'était là le credo majeur dont nous avons convenu avec Carole qui, à mes yeux, illumine le film. C'est aussi, pour cette mère, une façon de dire à ses enfants : "Ne vous inquiétez pas, ne vous en voulez pas d'être partis, ne ressentez aucune culpabilité. J'ai encore de la ressource : je suis une femme amoureuse".

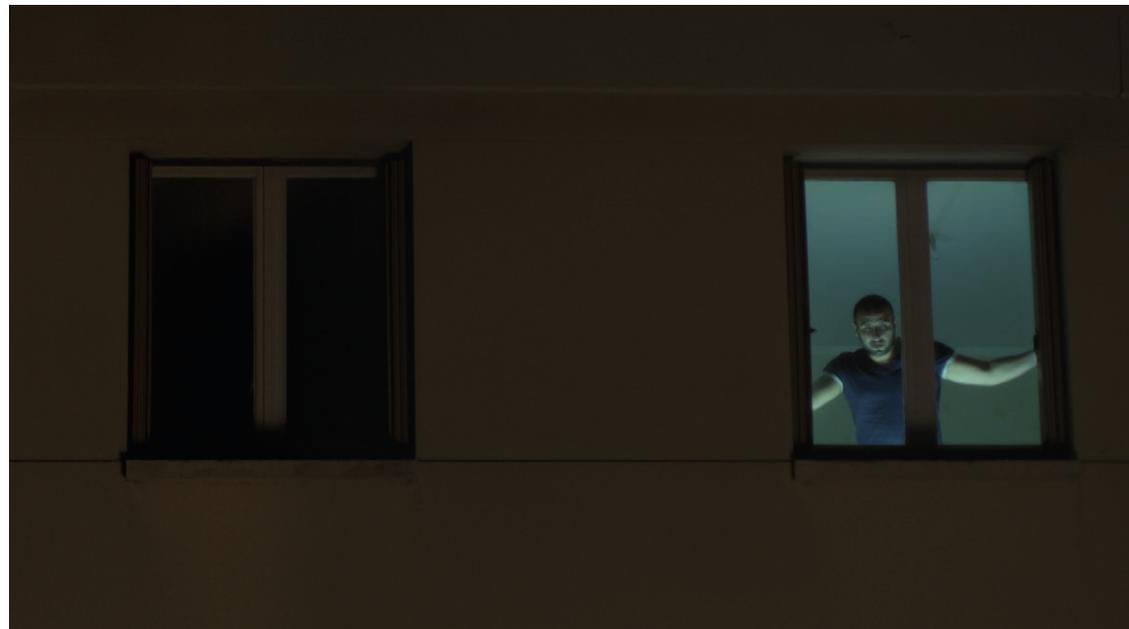
Il y a quelque chose de très enfantin dans le rapport qu'entretiennent Vincent et Sandrine, le frère et la sœur, notamment lorsqu'ils chahutent. Un côté "jeu de mains, jeux de vilains"...

Il me semble qu'en famille, malgré le temps qui passe, on revient toujours à la place qu'on nous a donnée. Quoi que l'on ait vécu hors du cercle familial, on revient à l'endroit qu'on nous avait assigné, on renoue avec quelque chose de l'enfant qu'on était. Ce jeu, cette bagarre, c'est pour Vincent et Sandrine une façon de continuer à être les enfants d'une mère qui les aime trop.

Et il y a, de leur côté, l'envie de détruire ça : un rien de perversité, qui raconte un amour presque innommable. Je suis très intéressé par les relations entre frère et sœur. On passe sa vie à chercher la personne avec qui on pourrait vivre, après avoir, longtemps durant, côtoyé un frère, une sœur, qu'on n'avait pas choisi(e), mais qui allait s'avérer déterminant(e). Il y a là une source d'ambiguïté : on découvre son rapport aux autres à côté d'une personne qui découvre le sien au même moment.

Vous travaillez beaucoup sur les situations de promiscuité entre les personnages, la cohabitation dans des espaces clos, qu'il s'agisse de l'habitable d'une voiture ou d'une salle de bains dans laquelle tous se croisent au même moment... Ce qui donne lieu, d'ailleurs, à une scène plutôt violente.

Oui, cette scène est violente, parce qu'elle met en scène une forme d'intrusion. D'une certaine façon, c'est normal : à ce moment-là du film, il n'y a pas d'adultes, dans le sens où la douleur et la promiscuité sont telles qu'il leur faut retrouver les codes d'antan et les bousculer, un peu par provocation. Néanmoins c'est quelque chose qui appartient à l'inconscient, je pense qu'à un moment donné, le film glisse vers quelque chose de dérangeant, car aucun de ces personnages ne sait ce qu'il fait, aucun ne se doute des répercussions.





Cette scène de salle de bains en rappelle une autre, située au tout début de votre deuxième court métrage, *Passe...*

La salle de bains est un lieu de passage, qui se réinvente à chaque heure. C'est l'endroit de la solitude, du repli, de l'intime, où l'on peut être nu. Mais c'est aussi un lieu de partage, dans la mesure où tout le monde y vit la même chose... Cela tient également à la présence de l'eau, qui est, à mes yeux, un élément fort. C'est pour moi l'émotion, qu'elle soit positive ou négative, c'est quelque chose de sentimental, de sexuel aussi. Ça m'évoque le mouvement et, dans le cas de Villeperdue, ça me raconte des personnages noyés dans leurs larmes... Mais au-delà de ces questions, le fait d'affectionner des lieux clos, uniques, c'est une façon de me rapprocher de ce que j'ai le plus fait, et vu faire, c'est-à-dire du théâtre. Il faut se préoccuper de mettre de la vie à l'intérieur...

À aucun moment on ne voit la vie des personnages hors du cercle familial. À l'exception, justement, de Vincent...

Et pourtant, c'est l'affaire d'un plan, ce n'est que l'image d'un garçon courant au milieu de quinze personnes... C'est en effet le seul personnage que l'on voit se construire au milieu d'un autre groupe.

La mère et la fille, elles, se quittent en larmes, en se disant tout à la fois qu'elles s'aiment et qu'elles ne s'aiment pas. J'avais filmé Sandrine sur son lieu de travail, dans son magasin de chaussures, mais ce qui m'intéressait, c'était de montrer que d'une certaine façon, elle ne serait jamais en mesure de quitter sa mère et d'exister de façon autonome avec ça. Le personnage de Vincent, dès l'écriture, avait quelque chose de moins extrême que celui de Sandrine : il éprouve davantage de difficultés à savoir ce qu'il ressent, à l'exprimer... mais il sait, en revanche, qu'il ne veut pas rester là. Il appartient déjà à une autre famille, même s'il s'agit de l'armée.

Le montage orchestre de brusques variations, il tranche dans le vif des émotions ; de moments de complicité, on bascule dans le conflit: comme s'il était désormais impossible à cette famille de tenir une même note sur la durée. Le film saute également les étapes attendues au sein d'un tel récit, celles d'une montée progressive de la tension entre les personnages ; ici, l'explosion est un présupposé, elle intervient très tôt...

Ce qui m'importe, c'est de faire un bon premier acte. Et dans ce premier acte, on doit d'ores et déjà disposer de tous les éléments de compréhension. Le récit se déroule sur trois jours et, dès le premier, on sait qu'il va y avoir, jusqu'au bout, de la tension. C'est la raison pour laquelle, très tôt, intervient la séquence de la salle de bains, qui est, sinon la plus intense, du moins la plus hystérique. C'est d'ailleurs une séquence qui, dans un sens, va presque trop loin. Mais elle permet de ne pas avoir à sur-expliquer, par la suite, les enjeux et intérêts des uns et des autres. Cette explosion du trio de tête est une première étape vers sa recomposition. Elle permet, dans les séquences de rivière par exemple, de laisser au spectateur la possibilité de regarder qui il veut. C'est pourquoi souvent le plan-séquence a été privilégié. Le montage s'est fait suivant une logique semblable. Il y avait parfois la volonté de faire durer les plans trop longtemps, pour ensuite pouvoir ménager des respirations. Ça s'est fait, au montage, de façon très musicale, ça procédait d'une construction rythmique.

Ces pics de tension rappellent notamment une violente scène de dispute entre un père et son fils dans *Loin de Benjamin*, votre tout premier court métrage. À cette exception près qu'elle était alors hors-champ...

Il est important que les choses se passent autant derrière que devant la caméra. À mes yeux, c'est presque une contrainte technique : ça vient sans doute du théâtre, j'ai envie qu'un plateau de cinéma ne se résume pas à l'agencement d'un acteur dans un décor. Pour moi, le perchman est impliqué au même point que les acteurs. Il faut que tout le monde raconte la même histoire. Concernant la scène de salle de bains que nous évoquions à l'instant, on sent très vite qu'elle est violente, criarde. Être hors champ et hurler, ou être devant la caméra et se taire, pour moi, c'est la même chose.

Comme dans votre précédent court métrage, *Passe*, vous concevez un récit multigénérationnel. Les problématiques et interrogations des parents et des enfants fonctionnent en miroir...

C'est une chose qui me tient à coeur, et que je suis encore en train d'apprivoiser. Je travaille, en ce moment même, à la préparation d'un premier long métrage qui, justement, s'attachera à la fois à l'histoire d'un garçon de 27 ans et à celle de ses parents. La famille est mon thème de prédilection : c'est une société en soi, la première que l'on connaît. Par la suite, on va dans des familles que l'on se choisit, et on y agit le plus souvent comme on nous a appris à le faire dans la première. Certains s'inscrivent dans le prolongement de ce milieu d'origine, d'autres entrent en rébellion avec lui, mais tous agissent et se positionnent par rapport à lui. Si j'insiste à ce point dans l'écriture sur ce premier cercle familial, c'est sans doute dans l'espoir de pouvoir, un jour, traiter exclusivement du deuxième.

Comment avez-vous composé le casting ? Je pense avant toute chose au trio de tête, à l'équilibre qu'il devait nécessairement constituer, puisque l'essentiel du récit repose sur ses interactions...

J'écris toujours en pensant à des acteurs précis, même si, en fin de compte, ce n'est pas forcément eux que je choisis...



Dans un premier temps, je pensais interpréter moi-même le rôle de Vincent, mais j'y ai renoncé : il me semblait préférable de garder un œil extérieur sur le personnage. Je connais très bien Benjamin Siksou, il avait lu le scénario, mais jamais je n'aurais envisagé, à l'origine, de lui proposer le rôle. Et puis, trois mois après, ça a été une révélation. Je l'ai vu, il venait de se couper les cheveux, il y avait quelque chose de différent... Le choix s'est fait en une demi-heure. Il dégage quelque chose d'immédiat pour le personnage. On m'a ensuite conseillé de rencontrer Carole Franck, dont je connaissais déjà un peu le travail et le talent. On s'est vus dans un café et, immédiatement, le courant est passé : paradoxalement, c'est son incertitude quant à sa capacité à faire le film, à interpréter ce rôle, qui m'a plu. Ça m'intéresse de voir les acteurs déstabilisés, hors de leur zone de confort. Non pas de les mettre en péril, mais de faire en sorte qu'ils ne sentent jamais trop sûrs afin de ne jamais arrêter de puiser et de construire. Il y a, chez ces trois acteurs-là, quelque chose d'un peu instable, ils n'ont cessé de questionner leur place en la défendant. Lucie Debay m'a été conseillée, elle dégageait quelque chose de malicieux, d'organique, mais aussi de dérangent. J'aimais assez le fait de travailler avec une actrice belge, ce qui suppose d'autres approches et techniques de jeu. Lucie dispose d'une élasticité, d'une accessibilité, qui me plaît beaucoup. Elle se lance tout de suite, sans filtre, sans filet : elle lâche prise. De plus, même si son personnage est difficile, agaçant et d'une gaminerie sans nom, elle parvient à le rendre touchant.

Un mot sur Benjamin Siksou, que vous évoquiez à l'instant : jusque dans les traits de son visage, il dégage une forme de dureté assez inédite...

C'est dans ce registre-là que Benjamin me paraît être le plus intéressant. Pour jouer Vincent, il a accepté de ne pas se regarder et d'être pris en étau entre les deux personnages féminin, voire de ne pas jouer – c'est une consigne que je lui ai souvent donnée –, de se contenter d'encaisser : ce sont les autres qui lui assignent sa place.

Vous êtes également acteur... Comment s'articulent, pour vous, ces deux pratiques, le jeu et la mise en scène ?

Je ne me sens pas moins acteur quand je réalise. Accompagner un acteur, c'est jouer tous les rôles. Ce qui m'intéresse, c'est précisément de les regarder, de penser à eux. Paradoxalement, je n'ai aucune expérience de jeu au cinéma, sinon des courts métrages. J'imagine que ça participe à ma fascination pour le cinéma, je n'ai fait que des études pour devenir acteur. Il est certain que ça m'apporterait des réponses et j'espère que ça arrivera. Quand je suis acteur, je prends la place qu'on me donne, j'observe beaucoup, et je ne cherche pas à regarder la scène mais à y entrer.

Un financement participatif a été organisé, afin de permettre à l'équipe de meubler l'appartement où se déroule une partie du récit...

Et je tiens d'ailleurs à remercier les donateurs ! Ça nous a également permis de disposer d'une journée de tournage supplémentaire. Nous n'avions plus d'argent, l'équipe décoration n'était pas en mesure de meubler l'appartement. Or, il fallait que cet intérieur soit crédible et qu'on puisse croire qu'une famille y avait réellement passé vingt ans. Comme choisir un acteur, les décors pour moi sont des choix essentiels. Villeperdue procède d'une économie très fragile. Tourner 9 à 10 séquences par jour n'a rien d'aisé, mais c'est aussi ça, faire un film, aujourd'hui, et cette économie "low-cost" a participé à l'énergie du projet, à nous placer dans une forme d'urgence.

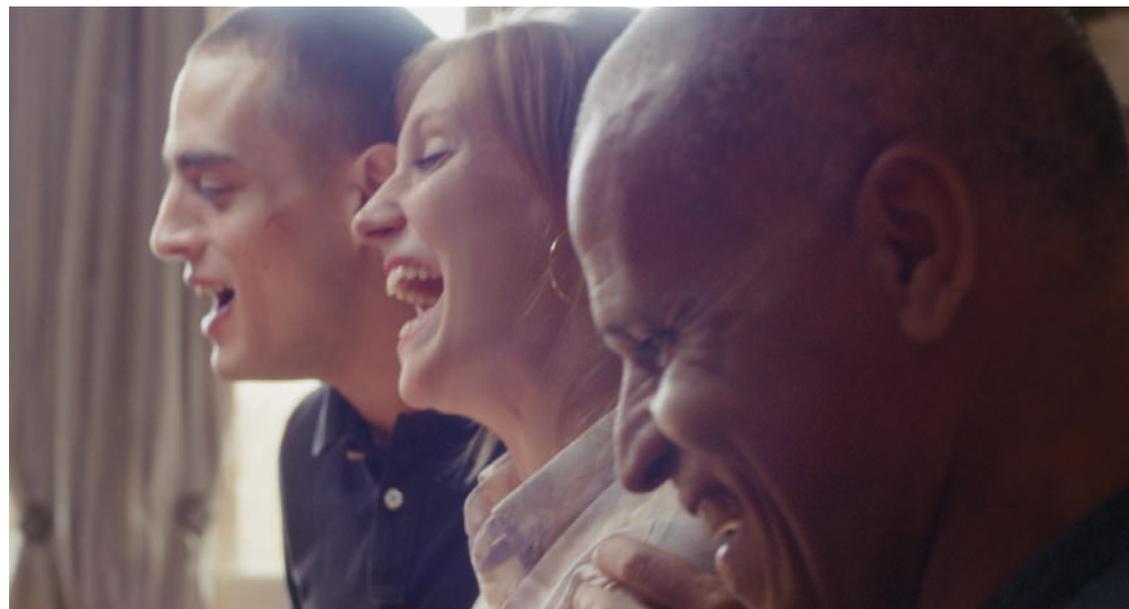
Il est assez rare de voir des moyens métrages distribués en salle...

De par sa durée, le film a pu effrayer un certain nombre de festivals de courts métrages mais, quoi qu'il en soit, l'idée de le voir distribué en salles est venue très tôt. Au stade du scénario, déjà, l'objectif de la sortie avait été évoqué. Elle procédait d'un réel désir de la part de Stéphane Demoustier et de sa structure de production, Année Zéro, qui ont soutenu très fort le film avec Pierre-Alexandre Schwab, coproducteur du film, arrivé à peine quelques semaines avant le tournage. La fabrication de Villeperdue est peu ordinaire car tous les moyens ont été consacrés au film. Les producteurs ne se sont pas payés, une postproduction à moindre coût... Tous les partenaires ont fait des gestes. C'est là l'engagement total des producteurs. Il est clair que les aspects économiques et artistiques sont liés. C'est dans ces conditions qu'il a fallu parfois faire l'impasse sur certains plans, faute de temps, sans rien perdre. Au tournage, je décidais sur le moment de ne mettre en place qu'un plan pour raconter une scène entière. Je pense surtout à la séquence de la rivière, lorsque Régis débarque alors que les enfants sont dans l'eau. Il n'existe aucun plan sur leurs réactions. Cette scène, c'est un plan d'ensemble, radical, qui m'a beaucoup posé question sur le moment. Cette « débrouille » a participé à la construction et au ton du film, et le plus souvent, ces contraintes nous furent favorables. Pour toutes ces raisons, la sortie du film est une immense récompense.

Nous sommes tous heureux de voir nos efforts aboutir ainsi, et je suis personnellement ravi que Villeperdue, qui me tient particulièrement à cœur, soit mon premier film à sortir en salle.

Propos recueillis par Thomas Fouet

Critique de cinéma pour la revue Les Fiches du cinéma, rédacteur en chef adjoint de la revue Capsules, membre du comité de sélection des courts métrages pour la Semaine de la critique.



JULIEN GASPAR-OLIVERI RÉALISATEUR

Ancien élève du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, il débute la mise en scène de théâtre en 2006 avec des pièces de Kushner, Tchekhov, Blessing. Artiste associé au Théâtre Antibéa à Antibes, il mène un travail sur l'auteur Jean-Luc Lagarce avec *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* en 2012 et dernièrement *Juste la fin du monde*.

Parallèlement, il intègre la distribution de la deuxième et troisième saison de la série *Ainsi soient ils* pour Arte et joue au théâtre sous la direction de Didier Bezace et Jean Bello-rini.

Son premier court-métrage est *Loin de Benjamin*. Sa rencontre avec la société de production Année Zéro le mènera à réaliser *Passe*, son deuxième court et *Villeperdue*, qui reçoit le prix du jury et du public en 2016 au Festival International de Namur. Il prépare actuellement son premier long-métrage.

.....

FILMOGRAPHIE

LOIN DE BENJAMIN, France - fiction - 22min - 2012

Avec : Julien Gaspar-Oliveri , Bénédicte Choynet, Blandine Bellavoir, Jean-Christophe Bouvet, Rosette.

Festivals : Festival de Troyes Première Marche- Festival Premier Courts de Villeurbanne - Festival Ados en court

PASSE, France - fiction - 12min - 2013

VILLEPERDUE, France - fiction - 52min - 2016

LES MOTS DES INTERPRÈTES

Carole Franck



Carole Franck a joué dans L'esquive d'Abdellatif Kechiche, Les liens du sang de Jacques Maillot, Le nom des gens de Michel Leclerc, Amour de Mikael Haneke, Coup de chaud de Raphael Jacoulot et bien d'autres films...

«J'ai adoré le scénario quand je l'ai lu: l'écriture avait une énergie, une vitalité, une sensibilité et une maturité impressionnantes. Au point que tous les dialogues paraissaient évidents, on n'avait pas envie de changer une ligne. Et après, sur le tournage, j'ai été impressionnée par la concentration et l'efficacité de cette toute jeune équipe technique qui abattait un travail énorme avec un vrai savoir faire et un enthousiasme communicatif.

Et puis c'était une très grande joie de jouer avec tous ces partenaires qui sont tous des acteurs remarquables. On était tous portés, techniciens et acteurs, par la détermination, la précision, le talent, la tendresse et l'humour de Julien.

C'est un tournage qui m'a rendue très heureuse. Et ça tombe bien car c'est un rôle qui affirme avec force qu'on a droit au bonheur.»

Benjamin Siksou



Benjamin Siksou est un auteur-compositeur-interprète et acteur français. Au cinéma il apparaît notamment dans Trois souvenirs de ma jeunesse, long métrage réalisé par Arnaud Desplechin et dans La vie d'Adèle d'Abdelatif Kechiche.

«Le tournage de *Villeperdue* fut intense et fulgurant. Mon implication dans ce projet était totale. Julien est un grand directeur d'acteur, sachant alterner les indications très précises et les plages de liberté. Nous avons véritablement créé ce trio à quatre.»

Lucie Debay



Lucie Debay est diplômée de l'INSAS en 2009. Elle obtient plusieurs rôles au théâtre notamment pour des mises en scène de Falk Richter et Armel Roussel. Au cinéma, elle tient le premier rôle du long métrage d'Olivier Boonjing Somewhere Between Here and Now et joue dans plusieurs courts métrages.

«*Villeperdue*, c'est un petit week-end en famille bien chargé. Jouer le personnage de Sandrine était un régal pour moi. Je me suis même fait la réflexion après le tournage, que je n'avais jamais interprété un personnage aussi proche de moi, pas parce qu'elle ressemble à mon histoire mais par cette intimité entre les personnages que Julien a su créer avec brio. Sandrine aux côtés de ses proches, c'est un feu d'artifice de ressenti qui part dans tous les sens, c'est là où elle se permet tout, elle est propulsée dans un état puéril, traversée par des émotions en pilote automatique, se sent ridicule, elle est rongée par ce qui n'est pas tout à fait réglé, s'exprime avec ses pieds, crie, pleure, rit pour un rien, exagère souvent, les teste, tout ça parce que dans le fond, elle les aime pour la vie.»

FICHE TECHNIQUE

.....

Réalisateur/scénariste	Julien Gaspar-Oliveri
1 ^{er} assistant réalisateur	Mikael Gaudin
2 ^{ème} assistante réalisateur	Axelle Vinassac
Scripte	Myriam El Meziane
Directeur de la photographie	Noé Bach
Assistant caméra	Cyrille Hubert
Chef Electro	Julien Hogert
Photographe de plateau	Julien Hélie
Stagiaire	Paul Bony
Son	Francis Bernard - Nicolas Fournier
Chef régie	Matthieu Renard
Régisseuse	Justine Méry
Montage image	Baptiste Petit-Gats
Montage son	Agathe Poche
Mixage	Maxence Dussère
Etalonnage	Jade de Brito
Décors	Clémence Hamel - Marin Frin
Directrice de production	Camille Boulay
Production	Année Zéro - P.A.S production

FICHE ARTISTIQUE

.....

Gaëv	Carole Franck
Vincent	Benjamin Siksou
Sandrine	Lucie Deday
Bakri	Rachid Hami
Régis	Riton Liebman
Elodie	Lisa Thodel
Fatia	Souad Amidou
Amir	Mahmoud Saïd
Une voisine	Juliette Savary
La copine de Bakri	Johanna Xavier
Le nourisson	Mya

Pour accompagner VILLEPERDUE

PASSE

de Julien Gaspar-Oliveri

Fiction -12min - DCP- France

Festival Rencontres Kinoma

Festival Partie(s) de campagne, Oroux en Morvan, *compétition*

Festival Festafilm *compétition internationale*

Festival international du cinéma francophone en Acadie, *compétition*

Festival international d'Istanbul, *compétition*

Synopsis

Au même moment, un père et son fils vivent la même expérience : leurs vies d'hommes basculent dans la rupture amoureuse. Sans le partager entre eux, le sentiment d'amour avorté ou contrarié leur prête le même visage.



Avec : Laure Calamy, Christian Chaussex, Oscar Le Pollotec
et Juliette Bettencourt

Production : Année Zéro / Scénariste et réalisateur : Julien Gaspar-Oliveri / Assistants à la réalisation : Mikaël Gaudin, Marie-Stéphane Imbert / Directeur de la photo : Grégory Mamou / Assistant opérateur : François-Hugues Chéron / Chef Electro : Thomas Garreau / Monteur : Gaëtan Chabanol / Auteur de la musique : Gabriel Levasseur / Régisseurs : Sabrina Gorrard Martin Beraud / Ingénieur du son : Grégory Le Maître / Perchman : Anaël Barnaud / Monteur son : Grégory Le Maître / Maquilleuse : Marion Massat / Mixeur : Philippe Grivel / Etalonneur : Karim El Katari



VILLEPERDUE

ANNÉE ZÉRO

p.A.S.
productions

vendredi





vendredivendredi.fr